

## **Violences sans violence**

### **Avant-propos**

On trouvera ici ma contribution réécrite du 23 mai 2018 au séminaire « *Au-delà de la haine, les violences inédites* » organisé par l'association À Propos. Elle aura suscité des discussions dont je voudrais retracer l'une des grandes lignes. Les divergences étaient prévisibles, dès lors que les « *violences sans violence* » que j'ai abordées décrivaient un ensemble d'opérations sociales visant à intégrer ou éloigner un sujet de son groupe d'appartenance. Le problème articulait nécessairement deux réalités, l'une sociale voire politique, l'autre psychique.

Il existe entre nous deux visions distinctes de ce qu'on appelle le sujet.

*La première vision insiste sur le noyau de singularité* qui se constitue au fil d'une trame qui lui est propre. La réalité sociale, dans cette perspective, doit être considérée en tant qu'écho, résonance dans l'après-coup d'un conflit psychique qui s'est constitué auparavant et structurait déjà le sujet avant qu'il ne se confronte à ce qui le met en crise *hic et nunc*. Elle n'existe, selon cette perspective, qu'en tant que reflet au prisme d'une histoire personnelle. Cette approche placera donc en arrière-plan les composantes politiques et sociales d'un conflit, pour focaliser sur la manière spécifique dont le sujet le perçoit et s'y débat, selon des modalités qui lui sont propres, déterminées par son histoire personnelle. Cette approche permet d'expliquer les différences de *résilience* qui s'observent d'une personne à l'autre face à une même crise sociale : pourquoi l'un craque à la première vexation tandis que l'autre sort indemne d'un harcèlement de la pire férocité. Le traitement d'une souffrance ayant pour expression une crise sociale (par exemple ce que la langue d'aujourd'hui appelle *burnout*) consistera à se pencher sur les éléments d'anamnèse préexistants. On recherchera, dans le cristal qui vient de se briser, les failles structurelles, les zones de fragilités qui n'attendaient que le coup de marteau qui devait, tôt ou tard, les révéler.

La seconde vision considère que le sujet n'est ni un individu, ni une personne, ni une âme, ni un lieu, ni une entité. C'est quelque chose qui se balade, s'expose sur une scène transférentielle, s'engage dans un combat, se dilue dans un délire, se construit dans un discours, se disloque et se reloque, s'expose, se dérobe, et s'affirme de préférence par effraction. Le sujet est ce qui échappe aussi bien à la personne qui l'incarne le temps d'une situation qu'à la société au sein de laquelle il surgit. Bref, le sujet n'est ni individuel, ni collectif, ni à la croisée des deux, pire encore : il est précisément *insaisissable*. Il est par essence principe d'incertitude au sens où il ne peut rien montrer sans dissimuler autre chose, ni — et c'est ce qui fonde le dispositif de vérité de la psychanalyse — cacher ou déguiser quoi que ce soit sans faire éclater quelque autre vérité plus ou moins bienvenue.

Telle est la vision sur laquelle nous nous appuyons. Le sujet se constitue, c'est-à-dire se fait et se défait continuellement, au fil d'expériences toujours *sociales*. La rêverie d'un promeneur qui se croyait solitaire est sociale. L'incohérence manifeste d'un rêve nocturne révèle une réalité sociale latente. Le délire le plus extravagant en dit moins sur le malade qui en est traversé que sur la société à laquelle il l'adresse.

D'où la voie que je voudrais tracer, consistant à tenir toujours les deux bouts de la chaîne. Tout conflit, toute crise, tout symptôme doit être saisi aussi bien dans sa composante individuelle, idiosyncrasique, que collective, sociale et politique. Tel est notamment le

renversement que je propose dans la compréhension des faits cliniques que Freud rangeait dans la catégorie du *Kleinheitswahn* ou « délice de petitesse ».<sup>1</sup>

## Introduction

Dans la thématique d'un séminaire consacré aux violences « inédites » d'où la haine pourrait être absente, je voudrais montrer la possibilité et la réalité d'une violence sociale qui s'exercerait non seulement sans haine, mais sans atteinte ni physique, ni verbale, voire avec une telle douceur qu'on pourrait se demander s'il s'agit vraiment de violence. Je tiens à en parler, parce que comme j'espère le montrer, ces violences invisibles et silencieuses existent, soit qu'elles héritent de violences plus anciennes, soit qu'elles en préludent d'autres à venir.

Ces violences « douces », qu'on me pardonne cet oxymore, produisent sur leur victime un brusque sentiment d'étrangeté. Telle est l'impression décrite par Franz Kafka dans « Le Procès ». Le héros, Joseph K., est fondé de pouvoir dans une banque. Ses supérieurs l'estiment, ses subordonnés le respectent, la clientèle lui fait confiance et son voisinage, notamment sa logeuse, Frau Grubach, l'a en affection. Un matin, ça bascule, Frau Grubach ne lui apporte pas son petit déjeuner et il se retrouve « *en état d'arrestation* » sans motif connu en vertu de lois tout aussi énigmatiques, embarqué dans un procès sur lequel il ne reçoit que des explications verbeuses et confuses. La vie se poursuit malgré tout, mais il n'a plus la tête au travail. Il vient un jour prendre des nouvelles de son affaire dans un tribunal où il se confronte à une foule. Il se croit toujours partie prenante de la société ordinaire, ce qui le fonde à se lancer dans une harangue dénonçant l'absurdité et l'injustice de son arrestation. Les murmures approbateurs de la foule le confortent dans cette sensation, il peut s'exprimer sereinement, on l'écoute, on le prend au sérieux, jusqu'au moment où il est interrompu « *par un glapissement venu du fond de la salle* » produit par un couple qui se tenait près de la porte. Il pense d'abord aller rétablir l'ordre, convaincu par avance du soutien populaire. Mais la foule se retourne contre lui, toujours sans brutalité. Il découvre alors que tous arborent sur leur col « *des insignes de diverses tailles et de diverses couleurs* », insignes qu'il retrouve « *au col du juge d'instruction qui, les mains croisées sur le ventre, regardait tranquillement la salle.* » Comment un insigne, en l'occurrence imprécis, sans forme, taille ni couleur déterminée, peut-il produire un tel effet de métamorphose ? Voilà le processus qui m'intéresse.

On est ici dans un roman. On peut se rassurer. Dans la vie, ça n'existe pas. En réalité, nous évoluons dans une société *inclusive* où chacun peut revendiquer son « *droit à la différence* », où les discriminations relèvent de peines sévères inscrites au Code Pénal, où les personnes handicapées — pardon, *en situation de handicap* — jouissent de droits jamais reconnus auparavant, où les étrangers de tous pays et de toutes couleurs sont *welcome*.

Les violences que je voudrais aborder ici sont, dans une société qui se présente comme ouverte et qui exalte la diversité, les opérations de *dé-normalisation*. Elles consistent à compromettre la normalité de certains individus ou de certains groupes. Par exemple, dans une société qui se glorifie d'être « inclusive » les personnes handicapées vérifient quotidiennement à quel point leur normalité est loin d'être acquise et doit être constamment remise à l'ouvrage. Autre exemple : comment certains citoyens, dans des pays sans frontières, peuvent se voir constamment rappelés à leur extranéité. Autre exemple encore : comment des travailleurs qui se pensaient en relation normale à un lieu de travail découvrent qu'ils peuvent sans motif s'en trouver susceptibles d'être délogés du jour au lendemain. Enfin, ultime violence, comment on peut se réveiller un matin étranger à soi-même.

---

<sup>1</sup> Dans un pays où l'on déplore chaque année quinze décès par suicide pour 100 000 habitants et par an (pour cinq par accident de la route) la question mérite un détour.

Ces violences « inédites » car ne trouvant pas éditeur pour les publier, sont discrètes et d'autant plus efficaces qu'elles opèrent à l'ombre. D'où l'intérêt de jeter quelques lueurs sur ces violences sombres, sans coups ni blessures, sans paroles désobligeantes ni violation du droit commun.

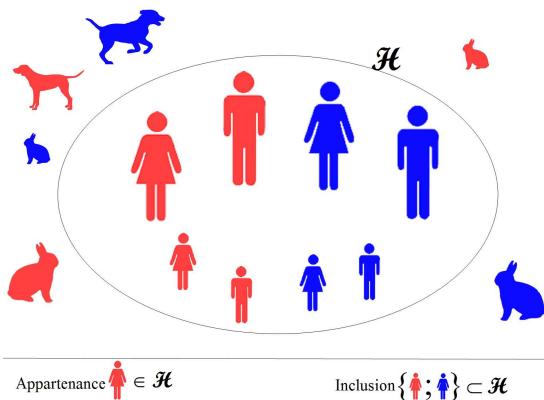
Pour les analyser, nous aurons besoin de quelques concepts de la théorie des ensembles que je vais essayer de vous exposer brièvement et simplement, certes pas de façon complète, mais suffisamment pour nous accorder sur quelques notions essentielles.

## Quelques notions sur la théorie des ensembles

La théorie des ensembles, connue depuis Aristote mais formalisée à partir de 1874 par Georg Cantor (1845-1918) et reprise ensuite, sur le plan philosophique par Alain Badiou dans *l'Être et l'événement* (Paris, Seuil, 1988) définit, je vais le dire trivialement, toute chose comme un truc où l'on trouve des machins. Et les machins qui constituent la chose peuvent à leur tour être considérés comme des trucs où, etc.

Une société, c'est un ensemble constitué de personnes, de groupes, de lieux, d'espaces, de règles, de ressources, etc. Mais chacun des sujets qui compose la société est lui-même décomposable en divers éléments (un ensemble de caractéristiques qui nous rapprochent ou nous distinguent les uns des autres).

Toute chose peut être appréhendée comme une *multiplicité*, qui peut, nous dit Badiou, prendre une forme *consistante* ou *inconsistante*, c'est-à-dire présenter des contours plus ou moins précis. Lorsque ces contours sont bien délimités, on dira de la multiplicité qu'elle est *consistante* et telle est la définition d'un *ensemble* au sens de Cantor : une multiplicité consistante<sup>2</sup>. Un ensemble, c'est une multiplicité dont on peut savoir exactement de quoi elle se compose ou non. On peut en avoir dressé l'inventaire ou avoir correctement défini les critères d'appartenance. D'où le schéma bien connu d'une ligne fermée, ou patate, avec des trucs dedans et dehors.



Voici un ensemble d'humains, hommes, femmes, de grande et petite taille et de couleur rouge ou bleue, que la ligne démarque des animaux. A l'intérieur de l'ensemble, vous pouvez tracer différents sous-ensembles selon les critères que vous voulez.

Entre chaque élément et l'ensemble s'établit la relation d'*appartenance* symbolisée par le signe  $\in$ .

Entre un sous-ensemble et l'ensemble dont il est extrait, s'établit la relation d'*inclusion* symbolisée par le signe «  $\subset$  ». L'ensemble formé par les personnages bleu est inclus dans l'ensemble global. Alors que l'appartenance est une relation entre un élément et un ensemble, l'inclusion est une relation entre deux ensembles.

Alain Badiou précise que la relation d'appartenance correspond à l'état de *présence* ou de *présentation*, alors que l'inclusion correspond à l'état de *représentation*. Rappelez-vous l'exposé de Françoise David sur *L'otage* de Paul Claudel. Les héros malheureux en sont ces

<sup>2</sup> On retrouve trace de cette opposition dans le dialogue entre Parménide et Socrate que rapporte Platon. Parmi les multiplicités possibles, on peut distinguer celles qui se rangent sous le signe du *Pléthos*, une poussière où rien ne se laisse apprécier comme *Un*, et celles que la langue grecque qualifie de *Pollà*, où la dispersion des êtres s'est structurée autour de différentes entités qui se laissent compter pour *Une*.

aristocrates qui ont pour nom *de Coûfontaines*. La particule « *de* » est le signe d'une appartenance qui est le contraire de la jouissance bourgeoise (figurée par le personnage de Turelure). L'aristocrate appartient à sa terre, il fait corps avec elle, il peut y verser son sang, il est le garant de sa paix, de sa prospérité et du bonheur de ceux qui y résident. La devise *Coûfontaines adsum*, « Je suis présent à Coûfontaines » ou bien « Coûfontaines, me voici » renvoie à ce tout d'un territoire dont l'aristocrate qui en a endossé le nom précédé d'une particule constitue un élément, un *présentant* au premier degré et non pas, comme cela se produira dans les sociétés démocratiques par délégation, le *représentant*, c'est-à-dire celui qui force son inclusion dans l'ensemble dont il va prendre le contrôle. Relisez dans la tragédie de Claudel les dialogues de Sygne et de Turelure, cela tourne autour du distinguo qui nous intéresse entre l'appartenance ou présentation (*Adsum*) et inclusion ou représentation, c'est-à-dire tout ce dont va patiemment s'emparer le personnage de Turelure par des ruses opportunistes de changement d'État, de la Révolution à la seconde Restauration en passant par le Premier Empire. Et d'ailleurs, dans « Turelure », on entend beaucoup de choses, entre *turlutte* et *turlupin*, bref des choses qu'on aurait tendance à ne pas prendre au sérieux, en quoi l'on a tort. Car une oreille attentive perçoit aussi *tirelire*, autrement dit un pur contenant dont on ignore le contenu qui peut d'ailleurs très bien être vide. L'art de partir de rien pour gagner beaucoup...<sup>3</sup>

J'espère vous démontrer l'intérêt clinique du recours à ces modèles mathématiques, mais avant cela un exemple. Lucas souffre de phobie scolaire, au point de ne presque plus fréquenter l'école. Il me fait part de ses maux de ventre, de l'extrême difficulté qu'il a ressentie de venir ce matin. Il a du mal à exprimer ce qui se passe en lui, les mots sortent avec peine de sa bouche. L'essentiel de sa souffrance porte sur ses relations avec ses camarades qu'il exprime par métaphores : « Pierre, Loïc et moi formons une bulle et Pierre est comme un escargot qui vient la crever et repart avec l'un d'eux. » Ou bien : « Nous sommes trois glands, l'écureuil, c'est Thomas qui vient prendre un des glands. » Il se sent littéralement « trompé » et sent venir, chaque fois qu'il revient à l'école, de véritables « complots ».

Ce qui attire mon attention dans ces propos c'est que l'objet de sa phobie ou de son désir ne porte pas sur une personne, ni sur un groupe, mais sur des configurations et la place qu'il vient y occuper.

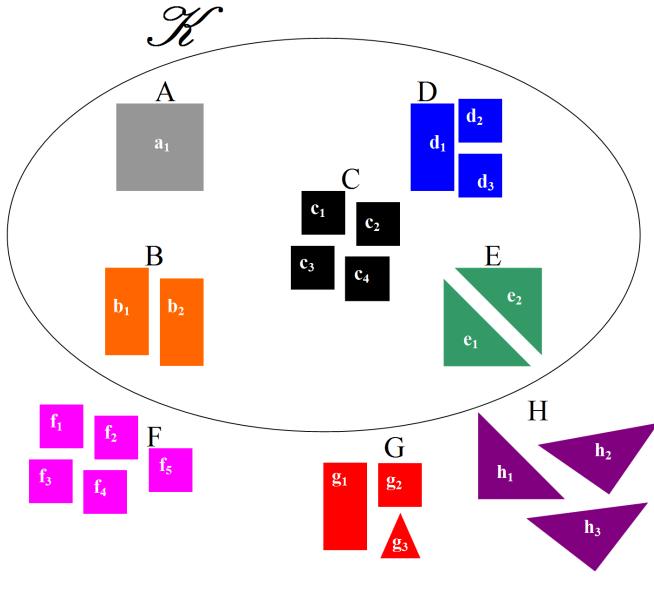
Grosso modo, si vous avez compris la différence entre une appartenance (ou présentation) et une inclusion (ou représentation), vous suivrez sans peine la suite de mon propos. Si vous n'avez pas bien compris, je vais enfoncez le clou avec d'autres exemples.

## Normal, singulier, fondateur et excroissance

Voici un autre exemple. Soit  $\mathcal{N}$  l'ensemble de tous les groupes de figures susceptibles de former un carré. A l'intérieur de la ligne, toutes sortes de compositions plus ou moins homogènes, impliquant des carrés mais également d'autres formes qui, convenablement agencées forment un carré. A l'extérieur de la ligne, des groupes qui ne reconstituent pas un carré, à moins de les réduire ou de les compléter.

---

<sup>3</sup> La théorie des ensembles montre d'ailleurs comment l'on passe du rien à l'ensemble vide, puis à sa partition, puis à la partition de l'ensemble contenant l'ensemble vide et sa partition, jusque vers l'infini...



On appelle « **normal** » tout élément vérifiant la double relation d'appartenance et d'inclusion à l'ensemble considéré : tel est le cas des configurations A et C dont la forme globale garantit l'appartenance et dont la composition garantit l'inclusion. A et C sont à la fois *présentés* et *représentés* dans  $\mathcal{K}$ .

Lorsque dans la composition d'un multiple appartenant à  $\mathcal{K}$  la règle d'inclusion n'est pas vérifiée, autrement dit, s'il figure à l'intérieur du multiple un ou plusieurs éléments n'appartenant pas à l'ensemble, on le qualifiera de « **singulier** ».

Tel est le cas de D qui, certes comporte bien des carrés dans sa composition, mais aussi un rectangle. Nous verrons plus loin, à partir d'exemples, que ces notions purement mathématiques sont chargées de connotations évidentes. L'élément *singulier* est *présenté* dans l'ensemble, mais non *représenté*.

Dans la scène du tribunal de Kafka, ce qui avait échappé à Joseph K. au début, c'est l'existence d'un élément qui lui faisait défaut, à savoir cet insigne, condition logique pour être inclus dans la situation, ce qui fait du héros un élément non pas exclus, mais singulier.

Nous verrons qu'il existe, dans diverses situations sociales, des sujets *normaux* et des sujets *singuliers*.



**Exemple 1 :** Il existe dans le langage habituel en milieu enseignant, une formule très courante consistant à dire d'un *enfant* qu'il n'est pas, ou qu'il a du mal à devenir un *élève*. L'enfant *normal* est celui qui réalise la double condition d'appartenance au milieu scolaire (il est inscrit sur les registres, il est présent physiquement) et d'inclusion au sens où tout ce qui le constitue (sa conduite, ses aptitudes, son travail, sa perception des règles...) appartient bien au milieu scolaire. L'enfant *normal*, celui auquel on reconnaît le statut d'élève, n'est pas forcément brillant, ni irréprochable, mais en gros, il s'y retrouve bien et les adultes chargés de son éducation aussi. L'enfant *singulier*, celui dont on interroge la qualité d'élève, est bien présent, en lien d'appartenance avec le milieu scolaire, mais une ou plusieurs choses le concernant (par exemple un handicap, ou une conduite indésirable, ou une acquisition tardive de la langue, ou n'importe quel symptôme, genre un rectangle à la place d'un carré) mettent en question son inclusion. D'expérience, les parents vivent extrêmement mal ces mises en question et les considèrent comme une violence exercée à leur encontre : « Comment ça, pas un élève mon enfant ? Il est tombé du ciel dans la cour de l'école, ou quoi ? »

**Exemple 2 :** Autre illustration encore de cette violence par *dé-normalisation*. Inès est née de la liaison entre une militante engagée dans une action en faveur des travailleurs sans papiers et un jeune Algérien. Le couple se sépare très vite et Inès est en garde alternée. Le père se marie avec une Algérienne dont il a d'autres enfants. Inès constate que sa belle-mère maltraite énormément ses demi frères et sœurs. Elle est épargnée, mais d'une manière qui la rend littéralement malade : « Toi, la Française, lui dit sa belle-mère, on ne peut pas te toucher. » Inès comprend vite que la violence constituant un élément inclusif de cette famille, il ne lui

reste qu'à se l'infliger à elle-même sous la forme d'une anorexie. Vous voyez comment la violence peut s'exercer efficacement sans coups, ni blessures, ni même insulte, à moins de considérer que « Française » est une insulte dans son propre pays.



Enfin, troisième catégorie d'élément présent dans l'ensemble, celui dont aucun des constituants n'est présenté. Tel est le cas de B et E qui ne comportent aucun carré. On appelle un tel élément « **fondateur** » et il est tout à fait exact de dire que son extrême singularité est fondatrice de quelque chose d'original dans l'ensemble. On dit aussi d'un tel élément qu'il est « **au bord du vide** », pourquoi ? Parce que son intersection avec l'ensemble de base (c'est-à-dire l'ensemble des éléments qu'il présente en commun avec celui-ci, est l'ensemble vide, noté  $\emptyset$ ).



À l'inverse du fondateur, quatrième catégorie, l'élément extérieur, en non appartenance à l'ensemble, mais dont les composantes, quant à elles, appartiennent à l'ensemble, réalisant ainsi la condition d'inclusion sans appartenance, cet élément non présenté mais représenté, s'appelle « **excroissance** ». Le groupe de cinq carrés, F, illustre cette condition : hors appartenance car ne formant pas un carré, mais inclus car composé exclusivement de carrés. Alain Badiou précise qu'un tel terme se trouve *au bord*, non du vide, mais *de l'excès*, certes inclus, mais « *errant et inassimilable* ». Toujours à Hayange, à la fête du cochon, le journal local signale la présence de Wallons qui font chaque année le déplacement. En tant que tels, ces Wallons et fiers d'être Wallons comme d'autres le sont d'être ceci ou cela, ne vérifient certes pas la condition d'appartenance locale à l'ensemble des personnes présentes dans le périmètre du ban où l'on fête le cochon, mais bel et bien l'inclusion dans ce qui les constitue en tant que partageant les valeurs républicaines et laïques de la cochonnaille.

Nous verrons plus loin les conséquences politiques de la compensation scolaire du handicap sous le signe de l'*inclusion* depuis la loi de 2005.



Entre parenthèses, on peut se demander ce qui motivait Georg Cantor à développer une telle théorie. On dit de lui qu'il est passé par de graves épisodes dépressifs. Y aurait-il un rapport entre ses souffrances psychiques et les théories qu'il élabore, et si oui lequel ?

C'était un esprit brillant ouvert à des domaines divers, comme la philosophie, le théâtre élisabéthain et la musique. C'était, paraît-il, un violoniste exceptionnel. Il n'avait donc aucune raison de se dévaloriser et d'ailleurs, il jouissait de l'estime de ses contemporains, tout au plus quelques controverses courtoises entre mathématiciens qui tous le respectaient quand ils ne l'admireraient pas.

Son père, Georg Waldemar, est juif et danois. Il se convertit au luthérianisme. Sa mère, Maria Anna Böhm est viennoise et catholique. Elle se convertit au luthérianisme pour son mariage. Donc, vous voyez que déjà avant sa naissance, ses parents ont eu à régler des questions cruciales d'appartenance et d'inclusion. Ajoutez à cela qu'il vient au monde non à

Copenhague, ni à Vienne, mais à Saint-Pétersbourg, d'un couple on ne peut moins orthodoxe. La famille migrera à Wiesbaden puis à Francfort. Georg fera de brillantes études à Darmstadt avant d'intégrer l'école polytechnique fédérale de Zürich pour finir ses études à Berlin. Voilà un homme qui réussit dans tout ce qu'il entreprend, partout où il passe et qui est capable d'imposer sa propre originalité. Un siècle plus tard, son œuvre est toujours vivante et comme j'aimerais le montrer ici, féconde. Peut-être trouvera-t-on dans les travaux mathématiques qu'il nous léguera quelques pistes pour comprendre ce qui le rend si triste, au point de déprimer. Mais revenons à sa théorie. On peut envisager, au regard de la société saint-pétersbourgeoise Georg comme un élément *normal*, c'est-à-dire aussi bien en appartenance (il est né ici) qu'en inclusion, si tant est que Saint-Pétersbourg est une ville accueillante aussi bien pour les juifs que les huguenots. À vérifier...

## Dénotation, sens et connotation

Giorgio Agamben (*Homo Sacer*, p. 33) reprend l'utilisation que fait Badiou de la théorie des ensembles. Il établit des parallèles avec le droit, pour élaborer une théorie de l'exception, et avec le langage. Selon Agamben, dans le domaine sémantique, il y a la différence entre la *dénotation* qui relève de l'appartenance et le *sens* qui relève de l'inclusion. Par exemple, le signifiant « chat » peut renvoyer à une dénotation — tel chat traversant la rue, ou mon chat à moi — ou à un sens, le *felis catus* qu'il ne faut pas confondre avec d'autres félins.<sup>4</sup>

Je vais vous donner deux exemples illustrant l'intérêt de cette distinction.

**1<sup>er</sup> exemple.** Je reçois un jour en consultation une dame qui vient me parler de sa fillette scolarisée en maternelle. Au cours de l'entretien, elle évoque le père de l'enfant, dont elle s'est séparée en raison des mauvais traitements qu'il lui faisait subir. Elle dit alors ceci : « Il fallait qu'on se sépare, ça ne pouvait plus durer. Mais le plus dur pour moi a été d'assumer que j'étais une *femme battue* ». Vous voyez comment les premières agressions qu'elle subissait restaient dans le domaine des dénotations : tel coup, telle gifle, telle insulte, sans lien entre elles. Puis cela bascule : le signifiant « femme battue » a pour effet d'inclure les mauvais traitements dans un ensemble qui les relie et fait entrer cette personne dans une catégorie qui, selon elle, va la distinguer des autres femmes. Et comme on le devine, il entre aussi dans l'affaire, une série de connotations douloureuses.

**2<sup>nd</sup> exemple.** Vous élevez un enfant parfaitement normal au sens où nous venons de l'entendre. Il est scolarisé, il « devient élève », il a comme tout élève des moments de réussite et de difficulté, de bonne et de mauvaise conduite, etc. Il est donc bien dans cette double relation d'appartenance et d'inclusion au milieu scolaire. Et voilà qu'on vous invite à une réunion pour vous signifier que certaines difficultés pourraient relever d'un traitement spécifique nécessitant un dossier MDPH. Jusqu'ici, les difficultés étaient purement *dénotées*, c'est-à-dire décrites, juxtaposées, anecdotiques et plus ou moins réversibles. Elles *appartaient* à un ensemble lui-même inclus dans tout ce qui peut arriver à un élève *normal*. Le signifiant MDPH leur donne soudain un *sens* particulier qui fonde un nouvel ensemble *inclus* dans le précédent.

J'ai souvent entendu reprocher aux parents qui dans de telles situations résistent, de *banaliser* les difficultés de leur enfant. Or, qu'est-ce que la banalisation sinon l'effort de réintégrer dans le *ban*, réintiquer quoi ? par exemple un enfant dont on conteste la *normalité* (au sens ensembliste du terme) et qui n'a pas que de mauvaises raisons de se sentir un peu « au bord du vide ». On prend peut-être trop vite pour un déni pathologique le travail éducatif et la patience

---

<sup>4</sup> Autre parallèle possible. La formule sartrienne selon laquelle l'*existence précède l'essence* peut se comprendre ainsi : l'existence cumule des faits contingents relevant de l'appartenance à une situation, faits dont la coalescence les inclut dans une entité, une *essence* présentant sa propre consistance.

négociation des parents, surtout les mères, pour remettre dans le circuit normal l'éducation d'un enfant dont la normalité s'est trouvée un moment contestée.

## L'axiome de séparation.

Il existe d'ailleurs dans la théorie des ensembles une proposition appelée « axiome de Zermelo » ou « axiome de séparation » qui s'énonce ainsi :

$$(\forall \alpha)(\exists \beta)(\forall \gamma)[[(\gamma \in \alpha) \& \lambda(\gamma)] \Rightarrow (\gamma \in \beta)]$$

... Mais je vais vous l'énoncer plus simplement. Dans n'importe quel ensemble, par exemple l'ensemble des enfants qui fréquentent une école, on peut isoler un sous-ensemble dont les éléments vérifient une proposition que l'on peut définir comme on veut. Il existe par exemple dans toutes les écoles  $\infty$  un certain nombre d'enfants  $\gamma$  qui relèvent de la compensation d'un handicap ( $\lambda$ ) et formant donc le sous-ensemble  $\beta$ , par exemple le sous-ensemble des élèves ayant intérêt à monter un dossier MDPH, et même s'il ne s'en trouve aucun, la place est toujours présente, assurant l'existence virtuelle de tels enfants. Tel est le pouvoir instituant du langage magistralement déduit de l'axiome de séparation.<sup>5</sup>

Vous comprenez de la sorte, que cette fameuse *inclusion* dont se réclament la loi du 11 février 2005 et l'ensemble des décrets et circulaires qui ont suivi, cette inclusion est d'abord une *enclosure*, elle sépare, à l'intérieur d'un ensemble, un sous-ensemble particulier. On passe, pour revenir à la vision proposée par Agamben, de la simple dénotation de tel ou tel enfant dans l'ensemble général où son appartenance reste acquise, à un sens qui le particularise.

Nous allons maintenant appliquer ces concepts à la compréhension de la violence inédite qui nous intéresse, celle qui porte atteinte à la normalité de certaines personnes ou groupes, violence sociale qui peut prendre différentes formes.

## Les violences sociales par dé-normalisation

Commençons par la plus extrême de ces violences, celle qui consiste à nier toute appartenance et toute inclusion à un élément au regard d'un ensemble donné. Par exemple, vous avez fait partie pendant un certain temps de l'ensemble des êtres humains présents sur le sol français, et la police aux frontières vous pousse dans un avion pour vous renvoyer vers votre pays natal. C'est l'**exclusion pure et simple**. Ça n'a rien d'abstrait, ça se produit tous les jours en France.

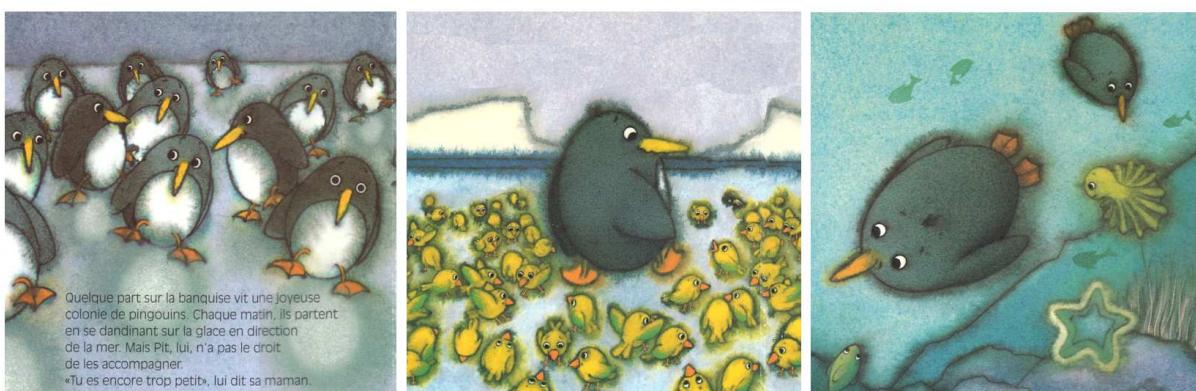
Jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> s., les personnes handicapées se trouvaient rejetées à la périphérie des cités, on les considérait à peine comme humaines. Concernant les enfants sourds, il a fallu attendre l'abbé de l'Épée pour que leurs besoins éducatifs soient pris en compte. Mais écoutons comment son successeur, Roch-Ambroise Cucuron Sicard les considérait. Pour lui, le sourd n'est qu'un « *être parfaitement nul dans la société, un automate vivant, une statue (...). Borné aux seuls mouvements physiques, il n'a pas même avant qu'on ait déchiré l'enveloppe sous laquelle sa raison demeure ensevelie, cet instinct sûr qui dirige les animaux destinés à n'avoir que ce guide... il n'est jusque là qu'une sorte de machine ambulante, dont l'organisation quant aux effets est inférieure à celle des animaux... il n'y a point d'homme moral chez le sourd-muet, les vertus et les vices sont pour lui sans réalité ; en un mot, son âme est une table rase.* » (p. 27, Christiane MOTTIER (1984), *À chacun son sourd*, Paris Sorbonne).

---

<sup>5</sup> Les deux verbes « inclure » et « encloire » dérivent du même verbe latin *claudio* ou *cludo*, *cludere clusi, clusum* qui signifiaient fermer, clore, achever, couper, barrer, arrêter. Le même verbe pouvait également signifier « boiter », et il a donné en français, « claudiquer ».

La réintégration progressive des individus auparavant relégués hors des murs de la cité s'accompagnera de nouveaux dispositifs de savoir et de pouvoir, les fameuses *positivités*<sup>6</sup> que développe Michel Foucault au fil de son œuvre sur la folie, la prison, la sexualité ainsi que la *biopolitique*. L'homme n'est plus envisagé seulement comme un sujet politique, un citoyen, mais également un corps. Il appartenait auparavant à un territoire, voilà qu'il appartient aussi — et parfois seulement — à une *population* envisagée soit sous l'angle de ses besoins biologiques, soit sous l'angle d'une ressource productive, soit encore sous l'angle de la menace que représente sa présence physique. Rappelez-vous, dans l'actualité récente, le cri poussé par le maire d'une grande ville à la vue d'une quarantaine d'étrangers : « Nous sommes envahis ! »

Tout individu et tout groupe peuvent être appréhendés sous ces angles divers et hétérogènes les désignant permettant de diriger la focalisation vers leur état de normalité, de singularité ou d'excroissance. On trouve ça dans les livres pour enfants, par exemple celui-ci, racontant les aventures de *Pit le petit pingouin*.



Au début, on le voit heureux parmi les autres pingouins, présents sur la même banquise (en pleine appartenance à sa communauté) et présentant les caractéristiques spécifiques propres à cette espèce d'oiseaux au corps ovoïde, aux courtes pattes palmées et aux petites ailes. Mais Pit fait un jour la découverte qu'en tant qu'oiseau, il est un peu spécial, trop massif et maladroit en vol. Il se découvre donc, lui et les siens, écarté de l'ensemble des oiseaux ordinaires et il va beaucoup pleurer jusqu'à ce que son ami Sven le canari valorise son aptitude à la plongée sous-marine. Moralité : les pingouins sont nos amis, tant qu'ils ne se prennent pas pour des canaris et on les aime encore plus quand ils restent sous l'eau.

L'expérience de ce pingouin est moins celle de l'exclusion massive que de **la mise à l'écart dans un ensemble distinct**. C'est plus proche de ce que vivent des enfants orientés vers des institutions spécialisées, IME, IEM, IES, etc. On leur reconnaît les mêmes besoins et les mêmes droits que les autres enfants d'âge scolaire, outre leurs besoins spécifiques, ils sont

<sup>6</sup> Agamben rappelle opportunément la distinction hégélienne entre religion « naturelle » et religion « positive » — la *Positivität* dont provient vraisemblablement cette énigmatique *positivité* dont use Michel Foucault. La religion naturelle « concerne la relation immédiate et générale de la raison humaine avec le divin, la religion « positive » ou historique comprend l'ensemble des croyances, des règles et des rites qui se trouvent imposés de l'extérieur aux individus dans une société donnée à un moment donné de son histoire. » (*Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Rivages, Poche 2006, pp. 12, 13). Dans cet esprit, on rapprochera la religion naturelle d'un système dénotatif qui permet de faire correspondre à toute chose le signifiant qui lui convient et détermine son appartenance, et la religion « positive » avec primat du signifiant, qui fait découler du signe (de ce qui représente).

p. 31 : (reprenant, et se réappropriant la pensée de M. Foucault) J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants...

donc en relation d'inclusion avec l'ensemble mais hors appartenance, constituant donc des excroissances. Tel était le schéma qui prévalait grossièrement jusqu'à l'époque qui a suivi la seconde guerre mondiale. C'est après la Libération qu'on a eu le souci de mêler autant que possible ces enfants aux autres en leur donnant les moyens nécessaires : c'est le paradigme de l'**intégration**. C'est un processus qui aura toujours comme préalable, ou comme menace, une situation d'exclusion, mais que l'on s'efforce de réduire au maximum.

Encore un exemple. La mère d'une élève de CE2 vient trouver la maîtresse pour lui faire part de certains griefs. L'entretien s'éternise, la maîtresse perd patience et finit par pousser cette dame vers la porte en lui saisissant le bras. Celle-ci supportera très mal ce geste sur lequel elle reviendra en boucle au cours des entretiens que nous aurons par la suite. Rien de violent physiquement, rien d'insultant, rien qui ne relève la correctionnelle et pourtant, une blessure profonde que nous pourrions, en termes ensemblistes, traduire ainsi : « Je suis donc, au regard de cette maîtresse, de la catégorie des gens que l'on peut éconduire impunément de cette façon désobligeante ? » Elle se sent de la sorte rejetée hors du champ où s'appliquent les clauses du droit commun ou de la simple bienséance, où la parole cède le pas au geste s'exerçant à même le corps. Pire encore, elle ne trouvera jamais de juridiction compétente pour en juger.

Il existe des multitudes d'expériences, des plus anodines aux plus atroces où l'on voit l'humain, du fin fond de sa déréliction, s'accrocher à des signes quasi *insignifiants*, mais juste assez *signifiants* de son appartenance à l'espèce humaine.

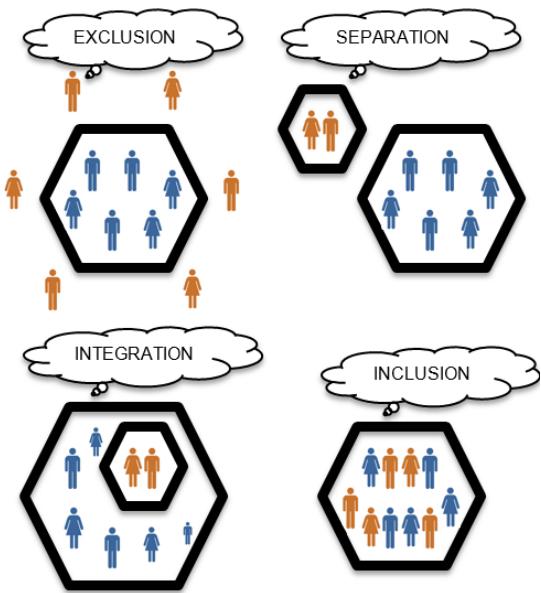
Pour vous donner un exemple qui n'a l'air de rien, je me souviens de la sensation que j'ai éprouvée en 2010 à la lecture d'un document ministériel (dont j'ai appris qu'il avait été rédigé par un directeur général de l'enseignement scolaire nommé Blanquer) détaillant la méthode de suppression des postes dans le cadre de ce qu'on appelait alors la RGPP. Le document recensait les personnels du premier degré de l'Éducation nationale non affectés directement aux tâches d'enseignement. Il était demandé aux recteurs de « *réévaluer la pertinence de leurs missions* ». On ne disait pas : « leurs postes seront supprimés dans la mesure du possible », on disait « *Ce vivier doit être recentré sur les missions prioritaires du système éducatif et constitue une véritable marge.* » Dans cette langue gestionnaire, pas un gros mot, pas une insulte, rien de désobligeant, à ceci près que le vocable de « vivier » s'emploie aussi pour désigner ce lieu où s'ébattent poissons et crustacés avant d'être recentrés sur leurs missions prioritaires dans nos marmites et nos assiettes.

Voilà donc déjà bien illustrés nos concepts d'appartenance, d'inclusion, normalité, singularité et excroissance. Nous allons à nouveau les appliquer à la question du handicap à l'école.

## Application au handicap

Depuis 2005, on demande de remplacer l'intégration par l'**inclusion**. L'idée est la suivante : rien ne devrait distinguer un enfant handicapé des autres, il doit fréquenter les mêmes lieux et pour cela on lui attribue des moyens spécifiques. Il n'y a plus de *classe* spécialisée, mais des *unités localisées pour l'inclusion scolaire*.

Parfois cela fonctionne très bien et je peux témoigner avoir vu des enfants atteints d'un handicap reconnu réussir, grâce au travail des professionnels impliqués dans l'affaire et celui de leurs parents (surtout les mamans), quelque chose qu'on ne devrait plus appeler ni intégration, ni inclusion, mais retour à la normale.



Si vous visitez des sites officiels et officieux de l'Éducation nationale, vous trouverez ces schémas directement inspirés de la théorie des ensembles.

**L'exclusion** consiste à ignorer les enfants handicapés, réduits à rester chez eux ou errer dans les rues. Puis l'on commence à créer des lieux spécifiques pour les accueillir, mais à distance des établissements normaux. C'est la **séparation**. À la Libération s'exprime le souci de mêler autant que possible les enfants handicapés aux autres, mais avec des moyens spécifiques, notamment les classes spécialisées. C'est l'**intégration**, avant d'aboutir à l'**inclusion** qui les mêle au tout-venant des autres enfants.

L'enfant en situation d'exclusion est à la fois en non appartenance, non présenté, et en non inclusion, car non représenté. De même, la situation de séparation (sous la forme, par exemple d'une orientation dans un établissement spécialisé extérieur), nie l'appartenance de l'enfant au système scolaire, mais lui reconnaît les besoins éducatifs au même titre qu'un autre enfant. On peut le considérer comme *inclus* et représenté, composant ainsi une *excroissance*, toujours au sens de notre théorie, *au bord de l'excès*, et je vous laisse méditer les connotations suggérées par ces formules. L'intégration inverse le processus, puisque cette fois l'enfant est bien reconnu dans une situation d'appartenance au système, mais en même temps particulisé dans un sous-ensemble qui, tout en l'incluant, le *singularise* littéralement. Il nous reste à définir le processus qui restitue la double caractéristique de présentation et de représentation.

Ces schémas rendent compte d'un processus de diminution de la violence sociale infligée aux enfants handicapés, de l'exclusion brutale jusqu'à la totale disparition de cette violence. On pourrait en tirer la conclusion optimiste que la société *évolue et progresse* dans le traitement du handicap, toujours dans le sens d'une moindre violence. C'est en partie vrai, mais pas totalement. Pourquoi ?

En réalité, les quatre situations (exclusion, séparation, intégration et inclusion) ont toujours coexisté, sous des formes et des intensités variables. Aujourd'hui encore, il existe des enfants totalement exclus du système scolaire, à qui est refusée jusqu'à l'inscription dans une école au mépris de la loi. Rien qu'à Metz, on en recense une cinquantaine dans l'enseignement préélémentaire et plusieurs dizaines aussi du côté des mineurs étrangers jetés à la rue par les services de l'Aide Sociale à l'Enfance. Ensuite, l'éducation en milieu séparé, autrement dit l'*excroissance*, n'a pas disparu, et on ne voit pas trop comment faire autrement avec des enfants polyhandicapés sévères. Enfin, au-delà des grandes proclamations, l'intégration est loin d'avoir disparu. Lorsque, par exemple, un enfant aurait besoin d'un matériel spécialisé, d'un auxiliaire de vie, une année supplémentaire en maternelle, etc., toutes choses relevant de la MDPH, il faut qu'il assume l'axiome de séparation qui l'inclut dans le sous-ensemble considéré.

Dès lors qu'il n'existe aucune différence logique entre l'inclusion, l'enclosure et, somme toute, l'exclusion — car enfin, qu'est-ce que l'inclusion sinon la relégation au cœur d'un sous-ensemble ? — quelle serait la solution du problème ?

Il n'y en aurait qu'une, et elle est très bien illustrée sur le schéma officiel sous le qualificatif d'*inclusion*, sauf qu'à y regarder de près, il s'agit du contraire, à savoir une *dispersion* des éléments préalablement singularisés.

Du point de vue ensembliste, exclure, intégrer et inclure, c'est la même chose. Par exemple, un fauteuil roulant, aussi bien dans sa réalité matérielle que dans sa réduction sous la forme d'un logo, a pour effet de particulariser son propriétaire tout en lui permettant de réintégrer, mais seulement de façon partielle, la vie *normale* des personnes valides. Au contraire, un aménagement banal de l'espace public, profitant à tout le monde en général et aux personnes handicapées en particulier, produit l'effet inverse. Un ascenseur profite aussi bien aux valides qui n'ont pas envie de prendre l'escalier qu'aux handicapés qui seraient incapables d'emprunter cet escalier. Un plan incliné permet la circulation des fauteuils roulants, mais rend également d'autres services à tout le monde : c'est pratique pour les vélos, les caddies, les rollers et les trottinettes. Pas besoin d'une carte d'invalidité. Et le jour où les déplacements urbains seront repensés de façon intelligente, autrement dit quand la voiture sera l'exception pour libérer de l'espace aux piétons, cyclistes et transports en commun, on n'aura plus besoin de parkings réservés aux handicapés, il y aura simplement assez de place pour leurs voitures. Bref, quand on oubliera le handicap pour se consacrer au confort général,...

Quand on cessera d'inclure et quand on commencera à disséminer, on n'aura plus besoin de MDPH, ni d'IME, ni d'établissement psychiatrique, ni de prison, ni de bracelet électronique, ni de fauteuil roulant, la société sera repensée à partir des éléments qui la constituent au plus près du réel.

L'exclusion, sous toutes ses formes, des plus violentes aux plus soft, remplit des fonctions sociales de toutes sortes. À l'époque des grandes épidémies, il fallait éloigner les pestiférés, au moyen-âge, le ban protégeait des ban-dits, etc. Nous aborderons deux fonctions de l'exclusion.

## Les fonctions de l'exclusion : *homo sacer* et Bouc émissaire

### *Homo sacer*

L'*Homo sacer*, notion héritée du droit romain archaïque, sera généralisée par le philosophe Giorgio Agamben, pour désigner toute situation où le droit commun est suspendu et où le pouvoir souverain s'exerce non pas de façon politique, mais par emprise directe sur le corps, pour reprendre son expression, sur *la vie nue*.

L'*Homo sacer* s'expose aux pires sévices, on peut, selon le droit romain, le mettre à mort impunément, mais dans les versions plus modernes, on le verra réduit par exemple à errer dans les rues pour trouver, tel un rat, quelque pitance et quelque abri à distance des brutalités policières.

La version contemporaine de l'*Homo sacer* est idéalement représentée par ce que Giorgio Agamben définit comme le *paradigme du camp*.

« Si l'essence du camp consiste dans la matérialisation de l'état d'exception et dans la création qui en résulte d'un espace où la vie nue et la norme entrent dans un seuil d'indistinction, il faudra alors admettre qu'on se trouve virtuellement en présence d'un camp chaque fois qu'est créée une telle structure, indépendamment de la nature des crimes qui y sont commis et quelles qu'en soient la dénomination et la topographie spécifiques. [...] »

Dans tous les cas, [...] un lieu apparemment anodin [...] délimite, en réalité, un espace où l'ordre juridique normal est en fait suspendu et où commettre ou non des atrocités ne dépend pas du droit, mais seulement du degré de civilité et du sens moral de la police qui agit provisoirement comme souveraine. » (pp. 186-187)

Le bannissement peut prendre une tournure topologique, entre le dedans et le dehors de la cité, comme il peut se délocaliser littéralement, en désignant des ensembles et sous-ensembles inclus dans la cité.

C'est ensuite que le lien social inclusif peut se faire sous les formes positives d'un amour collectif pour une même figure (un chef charismatique, une star, la Vierge Marie, l'Équipe de France, etc.) ou pour une même figure emblématique, la patrie, le saucisson, *nos valeurs...* selon les processus que décrit Freud dans son fameux essai intitulé « *Psychologie collective et analyse du moi* »<sup>7</sup>

Il existe une autre modalité d'exclusion qui non seulement ne suppose pas la déshumanisation de la victime, mais au contraire, sa pleine appartenance au groupe qui va l'exclure, ainsi que l'explique René Girard dans ses différents ouvrages dont celui qui porte bien son nom : « *Le bouc émissaire* », Paris, Grasset 1983. Le processus sert à résoudre des moments critiques traversés par de petites et grandes sociétés, groupes, familles, nations, etc.

### **Bouc émissaire**

René Girard repère le processus du bouc émissaire dans la lecture de mythes divers dans leur forme, leur contenu, les lieux et les époques où ils sont apparus. Il en extrait de façon systématique trois stéréotypes.

Le premier stéréotype se caractérise par « *une crise sociale et culturelle, c'est-à-dire une indifférenciation généralisée* », une sorte de bordel flou, de mélasse politique inconsistante et des malheurs aléatoires qui s'abattent ici et là, épidémies, épizooties, séismes, inondations, etc. En effet, le problème de la société n'est pas de gommer les différences, c'est au contraire de les accentuer. L'égalisation aurait pour effet, croit-on, de renforcer le désir mimétique, autrement dit la jalousie et son cortège de violences et de désordres, alors que la différenciation, la diversification et la complexification garantiraient la stabilité.

Le second stéréotype consiste en ce que René Girard qualifie de « *crimes "indifférenciateurs"* », c'est-à-dire des actes, des conduites ou de simples attitudes qui tendraient à annuler les différences. Les crimes sexuels sont à cet égard typiques en ce qu'ils gomment les différences de genre, d'âge, de génération voire d'espèce.

Enfin troisième stéréotype, il faut que « *les auteurs désignés de ces crimes possèdent des signes de sélection victimaire, des marques paradoxales d'indifférenciation* »<sup>8</sup>. C'est ainsi que s'explique, dans les mythes, les contes, les récits traditionnels, mais parfois aussi dans l'histoire et dans l'actualité, la présence de personnages difformes, bossus, handicapés, etc. Un effet de la monstruosité est justement de désigner la victime au peuple par le fait qu'elle se distingue des hommes et se rapproche de la bête.

La structure du mythe sert à rejeter sur un coupable désigné la faute de la crise. Dans les versions les plus « civilisées », on s'arrange pour que le fautif se sacrifie lui-même en sautant dans les flammes ou un gouffre, ou qu'il meure « accidentellement ».

Un exemple : tout va mal, les récoltes sont mauvaises, les vaches avortent, à qui la faute ? Ça ne peut venir que du boiteux, vous savez, celui qui a épousé la riche héritière dont le mari a mystérieusement disparu, comme par hasard... d'ailleurs il s'en passe de belles chez lui, c'est un peu tuyau-de-poêle dans sa boutique...

---

<sup>7</sup> Freud S., in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1972, p. 87

<sup>8</sup> Girard, R., *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset 1983, p. 37

Transposons cette histoire dans l'antiquité, une ville est ravagée par la peste, le boiteux porte un nom qui signifie littéralement « Pied enflé », ou peut-être « Celui-qui-sait »<sup>9</sup>. Un type assez énervant, ivre (ὕρηκις) d'orgueil et d'omniscience depuis qu'il a vaincu un certain monstre qui gardait l'entrée de la ville. Et puis, selon des sources bien informées, sa femme ne serait autre que sa propre mère qu'il aurait épousée après avoir tué son propre père. Ne cherchez pas plus loin la cause de la peste. À la fin, le héros se crève lui-même les yeux et part en exil.

René Girard signale également que la victime accusée par le peuple d'avoir causé le malheur se verra dotée, en toute logique, d'un pouvoir éventuellement magique qui peut servir à conjurer ce malheur. C'est ainsi que l'histoire d'Œdipe se termine près d'Athènes, dans la ville de Colone dont les habitants ont connaissance d'une certaine prédiction selon laquelle la cité qui accueillera la dépouille du roi maudit sera bénie des dieux. Maudit dans la ville de Thèbes, Œdipe devient le protecteur de la ville de Colone.

Je me souviens de Laura qui se trouvait dans une classe de CE2 très agitée avec une maîtresse au bout du rouleau qui, un jour en remontant de récréation intervient dans la mêlée en tirant les cheveux de Laura qui en sera traumatisée. Je comprendrai plus tard, au cours de nos entretiens qu'elle vit l'incident comme l'après-coup de la perte brutale d'un de ses cousins. Elle va mal, sa mère demande à ce qu'on la change de classe et cette demande sème la confusion dans l'école, des conflits que l'inspecteur refuse de trancher jusqu'au jour où la mère brandit des menaces plus sérieuses. Dans sa nouvelle classe, Laura est mal accueillie. Elle revoit ses anciens camarades qui la regrettent : « C'était mieux avant, quand tu étais là, on se faisait moins engueuler ». Voilà comment Laura découvre très tôt les effets structurants du bouc émissaire sur les groupes en crise.

## Gestion sociale de ces violences douces

Je fais ici l'hypothèse que les violences sans violence permettent à la société de trouver une certaine stabilité en recourant le moins possible, sans pourtant y renoncer tout à fait, aux formes obscènes du bannissement et du sacrifice que sont l'*homo sacer* et le Bouc émissaire. En effet, la violence, quelle que soit sa forme, guerrière, policière, économique ou institutionnelle, est coûteuse. Le prix ne se mesure pas qu'en dépense financière, en grenades et flash-balls, mais aussi en énergie et surtout en perte d'image. Toute société a besoin d'être fière d'elle-même et le ternissement de son image est vécu comme une menace pour sa cohésion. La fierté d'appartenance doit être sauvegardée à tout prix. Les individus et sous-groupes sociaux épargnés par l'exclusion, voire renforcés dans leur appartenance et leur inclusion par l'exclusion des autres — exclusion bestiale sous le signe de l'*homo sacer*, ou sacrificielle sous le signe du Bouc émissaire — ne se contenteront pas du soulagement d'avoir été épargnés. Il leur faut deux choses en plus, deux procédures qui protègent la société des effets de sa propre violence.

**La première consiste à lui donner une expression langagière** aussi lisse que possible. On évite tous les vocables désobligeants ou susceptibles de réveiller les vieux démons de violences passées. On s'applique donc, à ne surtout pas être raciste, homophobe, handiphobe, sexiste, etc.

Vous ne dites plus « handicapé·e », mais « porteur·euse de handicap ». Tant pis si la précaution de langage frise le comique. Vous connaissez la blague : « Quel est l'animal le plus intelligent ? — C'est l'escargot, parce que vous pouvez le déplacer aussi loin que vous voulez, il retrouve toujours sa maison ». C'est exactement comme si vous disiez à l'enfant :

<sup>9</sup> « Οἰδίπους , ποδος » (Œdipe) pourrait venir d' « οἶδα », celui qui sait, ou de « οἰδέω » (se gonfler) et « πούς, ποδός » (pied).

« Toi, on pourra te trimballer aussi loin qu'on veut, s'il y a une chose que tu es sûr de retrouver les yeux fermés à des milliers de kilomètres, c'est le handicap que tu portes ». Vous pouvez dire à Jésus qu'il est « porteur de croix, comme tout le monde, nous aussi on porte chacun sa croix, et quand tu arriveras sur le Golgotha, c'est même toi qui seras porté par ta croix, finalement, tu es un veinard ».

Chaque époque apporte son lot d'innovations langagières : enfants « exceptionnels » (pour ne pas dire relégués sur un territoire d'exception), « extraordinaires » (pour ne pas dire jetés hors de l'ordinaire)

On ne dit plus « métèque », on dit « issu de la diversité » afin d'effacer toute trace de racisme populaire ou étatique dans notre société. On ne vous dit pas « fiche le camp », on vous invite à vous diriger vers « *un espace de développement* » où chacun peut participer « *à l'élaboration de la suite de sa carrière, en dehors de l'entreprise* »<sup>10</sup>

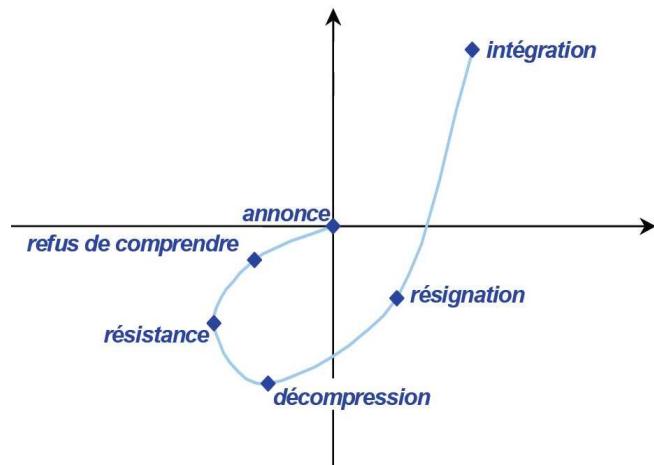
Comme on le voit, la douceur du langage semble bien proportionnelle à la violence qu'elle tente d'estomper. Elle revient ensuite en force, tel un retour du refoulé, par des vagues de suicide...

Je vous propose de méditer l'hypothèse suivante : la profusion des expressions gentilles dans la langue courante — empathie, lien social, vivre-ensemble, valeurs communes, rassemblement, que du bonheur, etc. — n'est peut-être que le symptôme d'une violence sociale de plus en plus implacable. Mais pour que le processus soit efficace, il ne faut surtout pas en dévoiler le comique, sinon ça fiche tout par terre. Il faut que les victimes en soient dupes, d'où la nécessité d'enrichir indéfiniment le stock lexical de la bienveillance.

## Mais le moyen le plus efficace...

Mais le moyen plus efficace pour gérer la violence, je l'ai découvert il y a une dizaine d'années, sous la forme d'un graphique que voici, utilisé alors dans le cadre du plan social baptisé *NeXt*, remis au premier plan de l'actualité récente par le procès de la société France-Télécom. Emprunté à la psychologue Elisabeth Kubler-Ross, le schéma invite les travailleurs à entamer le deuil soit de leur simple appartenance à l'entreprise (il faut en dégager 22 000), soit de leur inclusion, au sens où ce qui les y constituait (notamment le sens du service public) devra céder la place à une autre logique, celle du profit des actionnaires.

### Les phases du deuil



À la même époque, sur le site académique de la Moselle, un spécialiste du handicap se basait sur le même schéma pour nous expliquer que les parents d'un enfant handicapé passaient nécessairement par ces étapes d'un « *processus semblable à celui du deuil [...] temps de*

<sup>10</sup> Mediapart, 21 mai 2019, Dan ISRAËL, *Quand France Télécom se débarrassait des «fruits trop mûrs ou pourris»*, <https://www.mediapart.fr/journal/france/210519/quand-france-telecom-se-debarrassait-des-fruits-trop-murs-ou-pourris?onglet=full>

*sidération ... une phase de déni. ... la révolte ... nourrie par un sentiment d'injustice » et pour finir « la résignation tant l'acceptation ne sera jamais totale »<sup>11</sup>*

Enfin, plus récemment, je découvre la mise en place d'un Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile (CADA) à Vitry-sur-Orne, d'un genre particulier : « *L'idée est d'apprendre à ces demandeurs d'asile arrivés au bout de la procédure sans avoir obtenu satisfaction "à faire leur deuil de la France et de les convaincre à repartir chez eux de manière positive"* » comme l'explique la préfecture de Moselle dans l'édition du 17/09/2015 du Républicain Lorrain.

Qu'y a-t-il de commun entre ces trois situations où le processus de deuil est invoqué ?

Dans les trois cas, l'objet du deuil est une appartenance, une inclusion ou les deux. Les destinataires sont invités à renoncer le moins dououreusement possible à quelque chose d'important, à savoir leur rapport à une société : une entreprise et son esprit, la normalité d'un enfant (c'est-à-dire choisir entre sa singularité et son excroissance) et, à Vitry-sur-Orne, le deuil de l'appartenance et de l'inclusion dans un pays qu'on aimait et qu'il va falloir apprendre à détester.

Dans les trois cas également, les destinataires sont appelés à participer, voire à se faire les acteurs de leur propre exclusion.

Enfin, le modèle de deuil présenté est, dans les deux premiers cas, tiré d'une psychologie du développement personnel dans la mouvance New Age. C'est extrêmement différent du modèle freudien, que je vais rappeler brièvement.

Dans son essai « Deuil et mélancolie »<sup>12</sup> paru en 1917 Freud met en parallèle deux processus, l'un normal, l'autre pathologique, ayant en commun de se produire après la perte de quelque chose d'important : un être aimé, une grande idée, et, pourquoi pas, l'appartenance ou l'inclusion dans une société ?

Pour qu'un travail de deuil se déroule normalement, Freud repère deux conditions. La première, c'est que le sujet reste conscient des mouvements psychiques qui se déroulent en lui. Il sait qu'il est triste, il sait pourquoi ça ne va pas bien, il est capable de décrire précisément ce qui le fait souffrir. La seconde condition, c'est que cette tristesse n'entame pas l'estime que le sujet se porte à lui-même.

Freud décrit le mélancolique déchaîné contre sa propre personne : « *auto-reproches* », « *auto-injures* », « *attente délirante du châtiment* ». Ne serait-il pas en train de faire cadeau de sa personne à une société en quête d'un bouc émissaire ? « *Le malade nous dépeint son moi comme sans valeur, incapable de quoi que ce soit et moralement condamnable ; il se fait des reproches, s'injurie et s'attend à être jeté dehors et puni. Il se rabaisse devant chacun, plaint chacun des siens d'être lié à une personne aussi indigne que lui. Il ne peut pas juger qu'une modification s'est produite en lui, mais étend au passé son autocritique ; il affirme qu'il n'a jamais été meilleur. Le tableau de ce délire de petitesse (principalement sur le plan moral) se complète par une insomnie, par un refus de nourriture et, fait psychologiquement très remarquable, par la défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie.* »

---

<sup>11</sup> Lettre-Info 57, <http://www3.ac-nancy-metz.fr/bd57/spip.php?article125>

<sup>12</sup> Freud, S. (1917), *Métapsychologie*, Gallimard 1968, trad. Laplanche & Pontalis, pp. 146-174



En relisant ce passage, j'ai pensé que le schéma d'Elisabeth Kubler-Ross, du moins dans l'utilisation qui en est faite à France Télécom et dans l'Éducation nationale, s'applique moins au travail de deuil qu'à la mélancolie. Le mélancolique est celui qui fait don de sa personne à la société, il crie à la face du monde : « Vous avez raison de me jeter, j'ai toujours été petit, minable, même si jusqu'ici je savais faire illusion. »

Et c'est ainsi que je voudrais conclure.

## Conclusion

Ne pourrait-on pas interpréter un certain nombre, voire un très grand nombre, de souffrances psychiques de toutes sortes, comme résultant d'un travail de deuil normal ou pathologique dont l'objet perdu serait de l'ordre du rapport à la société, un groupe, une nation, une famille, etc. ? La difficulté du repérage s'expliquerait par tout ce qui précède, à savoir que les événements causant la perte sont discrets, de l'ordre du rejet social en douceur, sans acte brutal ni vexation, avec le consentement docile du sujet. Cette douceur aurait pour effet de compromettre la prise de conscience et d'égarer le clinicien.

Revenons sur le « *délire de petitesse* » qu'évoque Freud dans « *Deuil et mélancolie* ». On a l'habitude plutôt de pointer les délires de grandeur, de toute-puissance, et il est de bon ton de dénoncer chez autrui, ou de débusquer impitoyablement en soi, l'incontournable *oversized ego* qui prédisposeraient à la *narcissistic perversion* dont parlent les journaux. Et si pour une fois, sur les traces de Freud, nous prenions le contre-pied de cette mode et explorions l'hypothèse que la très grande majorité des gens souffrirait en réalité d'un délire de petitesse qui produirait les effets suivants. Ils sont convaincus par avance d'avoir tort, ils s'interdisent de revendiquer quoi que ce soit pour eux, ils partent perdants, ils se rangent systématiquement à la raison des autres, ne prennent aucune initiative, ne s'autorisent pour humour que la seule autodérision et, pour sacrifier au goût du jour, cultivent de telles qualités d'empathie pour se mettre à la place des autres qu'ils ne comprennent plus rien à ce qui se passe en eux. Ils ne demandent pas à la société ce qu'elle peut faire pour eux, mais ce qu'ils peuvent faire pour la société. Comme ils ne sont littéralement rien, leur seul salut réside dans la possibilité de libérer une place et leur seule grandeur dans le sacrifice.

L'expression est traduite de l'allemand *Kleinheitswahn*, mais je trouve la traduction française plus intéressante, car dans « *petitesse* » n'entend-on point un petit S, barré de toute évidence, raturé, clivé, divisé, mettant une part essentielle de son énergie au service de la société qui le rejette ?

Ne serait-il pas, ce petit S barré, le signe d'un complexe d'Œdipe à réinterpréter ? Il ne s'agirait plus d'une histoire de maman qui est en haut qui fait du gâteau et j'en profite pendant que papa reste en bas à faire du chocolat, mais du tragique inscrit en chacun de nous, à l'état latent, implicite, voire inconscient, mais toujours prêt à surgir telle une bombe à retardement chaque fois que notre pays, notre société, notre groupe, notre famille, notre couple, ou moi devant la glace réclame le sacrifice de mon appartenance ou de mon inclusion ?

C'est là qu'entre en scène Œdipe pour te ranger à la raison d'autrui : ils ont bien raison, somme toute, ceux qui te traitent comme un déchet ou s'apprêtent à te bannir, car enfin, qu'es-tu de plus que ce misérable *motherfucker*, juste bon à flinguer ton pauvre père ? Tu croyais échapper à la malédiction mais en réalité, toutes tes pérégrinations, gesticulations et tribulations auront convergé vers ce point où s'ouvre le ban de la cité pour t'en évacuer.

Et puis, surtout, ne t'attarde pas, ne cherche pas à comprendre, si tu pouvais te crever les yeux avec la fibule que ta pauvre mère vient de s'enfoncer dans le cœur, tu rendrais service à tout le monde.